

Les Touaregs et le développement

Vallet M.

Le développement des zones arides

Paris : CIHEAM
Options Méditerranéennes; n. 28

1975
pages 43-55

Article available on line / Article disponible en ligne à l'adresse :

<http://om.ciheam.org/article.php?IDPDF=CI010613>

To cite this article / Pour citer cet article

Vallet M. **Les Touaregs et le développement**. *Le développement des zones arides*. Paris : CIHEAM, 1975. p. 43-55 (Options Méditerranéennes; n. 28)



<http://www.ciheam.org/>
<http://om.ciheam.org/>

Les Touaregs et le développement

Michel VALLET

Pour beaucoup d'entre nous qui sont restés sous l'emprise du Père de Foucauld ou de « l'Atlantide » de Pierre Benoit, des toiles de Paul-Élie Dubois ou des descriptions du « pays des rochers peints » vulgarisés par Henri Lhote, les Touaregs (1) sont toujours ces fantômes voilés, hautainement dressés sur leurs grands méharis dans le décor wagnérien de l'Atakor, au cœur du Hoggar, ou se faufilant dans les dédales apocalyptiques du Tassili, chevaliers d'un moyen âge guerrier et galant comme le nôtre, conservé dans les refuges inexpugnables du désert.

Pour d'autres, qui voient le Sahara au travers des revues pétrolières ou les propos d'Africains passionnés et pressés de montrer les progrès réalisés par leurs régimes depuis l'accession à l'indépendance, le rougeoiement du ciel est celui des torchères et non plus du soleil couchant, le ruban de l'asphalte a remplacé celui des caravanes et le bruit des moteurs domine le chant des poulies sur la fourche des puits à l'heure de l'abreuvoir. Pour eux, les quelques Touaregs harnachés comme jadis, encore photographiés par les voyageurs, ne sont que les témoins, exploités par le tourisme, d'un monde révolu, anachronique. Ils sont convaincus que la lance, la célèbre épée et les amples cotonnades qui bleussent la peau, ont entièrement cédé la place à la pelle, au fer à souder et aux vêtements de chauffe, que le collège en béton a définitivement banni l'école du campement et de la piste, au grand dam de l'obscurantisme.

Les uns et les autres seraient déçus en allant sur place. Les premiers de rencontrer leurs héros, le Taguesmoust — ce voile du visage — panaché avec les lunettes de soleil, les amulettes d'argent avec la chemise écossaise, l'anneau de pierre avec le bracelet montre, ramenant des conserves et des piles pour leurs transistors de chez le boutiquier de Kidal ou de Tamarrasset... Les seconds de s'apercevoir que les quelques centaines d'emplois assurés au total par les chantiers uranifères d'Arlit, la SONAREM d'In Ekker et sur la montagne de manganèse de Tambao, sont peu de chose au regard des sept cent mille voilés qui nomadisent entre Ghadamès, le coude Sud-Est de la frontière mauritano-malienne et les confins tchadosoudanais. Les uns regretteraient alors la néfaste emprise du monde moderne, les autres se demanderaient pourquoi les Touaregs sont si peu concernés par le développement : manque de ressources, défaillance des autorités d'hier et d'aujourd'hui, inaptitude ou refus des sujets concernés?

(1) Nous francisons ce mot arabe qui dans sa langue se prononce un(e) Targui(a), des Touareg (masc.), des Targuiate (fém.). Sinon, en toute logique, il faudrait écrire aussi un(e) Arbi(a), des Arab (masc.), des Arabiate (fem.) et non un(e) Arabe, des Arabes (masc. et fém.), comme c'est l'usage.

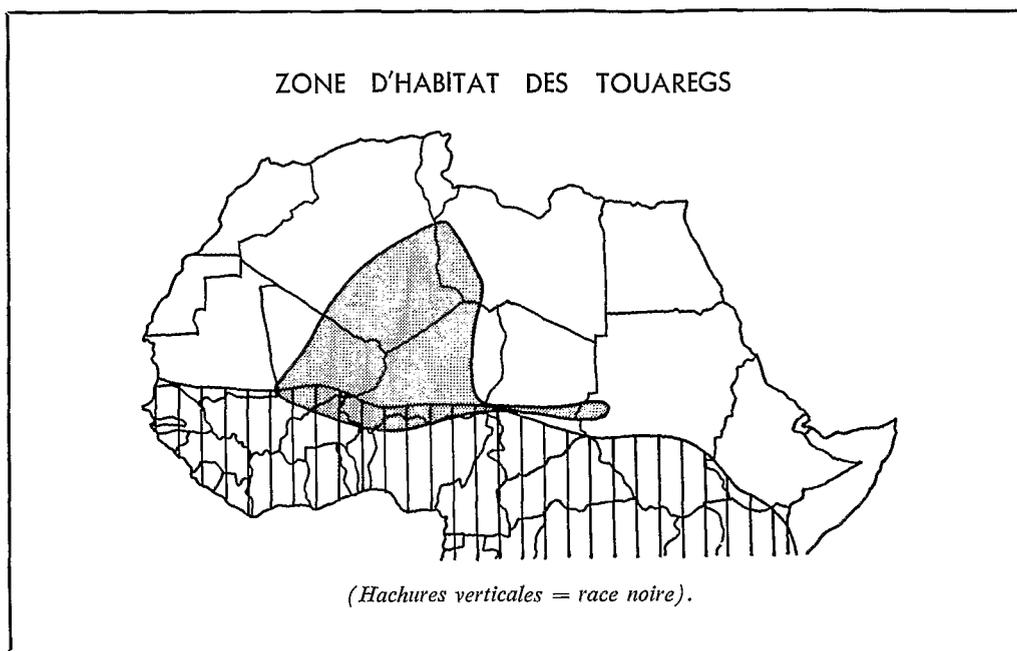
Afin d'avoir une opinion à ce sujet, il nous paraît utile de rappeler, très succinctement, certaines caractéristiques de l'ethnie touarègue et de le survoler dans les différentes phases de son histoire. Nous pourrions mieux dégager ensuite le concept de développement qui a prévalu chez elle au cours du temps ainsi que son impact sur les éléments hétérogènes qui la composent et sur la mise en valeur de la contrée.

Les Touaregs se distinguent notamment par l'emploi de l'idiome berbère Tamacheq et surtout par le port masculin d'un voile qui masque la face d'une façon inimitable. Ils comprennent des éléments de peau blanche et d'autres de peau noire (que les États et la presse locale ont de plus en plus tendance à dissocier en les évoquant) qui vivaient encore, il y a une à deux décennies, en une organisation féodale où des tribus nobles (*imajeren*), vassales (*imrad*) et maraboutiques (*ineslimen*) blanches, rassemblées parfois en confédérations sous l'autorité d'un Amenokal, disposaient d'une main-d'œuvre noire. Celle-ci était composée, soit de personnes libres, comme les métayers (*harratin*), les artisans (*enaden*) et les esclaves émancipés (*iderfan*), soit de captifs (*iklan*) (1) répartis dans les campements ou vivant en villages constitués. Dans cette société les femmes avaient, et ont toujours, une grande influence : la plupart du temps très belles et assez indépendantes, très intelligentes, poétesses et musiciennes appréciées, elles pouvaient transmettre le droit au pouvoir traditionnel par la filiation matrilineaire et disposaient de biens propres importants, en vertu des coutumes berbères qui n'ont cependant cessé de reculer devant le droit musulman.

Les éléments blancs sont issus des tribus berbères qui s'étendaient des rives du Nil au sud de l'Atlas durant les premiers siècles de notre ère, mêlées sans doute, pour certaines, aux étrangers arrivés d'Orient sur leurs chars de guerre ou de Crète sur leurs vaisseaux, pour s'attaquer aux Pharaons et qui furent, en fin de compte, refoulés dans les sables du Sud. Les sujets noirs, eux, proviennent des sédentaires raziés au Sahel ou achetés aux caravaniers et aussi, vraisemblablement, d'anciennes populations de chasseurs et de pasteurs qui habitaient le Sahara, humide alors, avant de se réfugier sur sa périphérie, au fur et à mesure de son assèchement, et d'être absorbés par les Touaregs, beaucoup moins nombreux mais plus résolus (les Harratines du Hoggar sont cependant venus volontairement du Touat à la demande d'un Aménokal au XIX^e siècle). Les Touaregs avaient atteint la boucle du Niger au X^e siècle et abordèrent l'Air au XII^e. Les raisons de ces migrations pourraient être une phase aigue de la sécheresse, un perfectionnement dans la façon d'utiliser le dromadaire, la pression d'envahisseurs et le désir des Berbères de mettre leurs traditions à l'abri — en particulier lors de la conquête arabo-musulmane, ce qu'ils purent faire dans les citadelles naturelles que sont les massifs du Hoggar, du Tassili des Ajjer, de l'Adrar des Ifoghas et de l'Air.

Les plus méridionaux entrèrent alors sur les terres des empires et royaumes nigritiens (Mali, Songhay, Kanem-Bornou...) qui gardaient

(1) *Bellah* en Songhay, *bouzou* en Bambara.



les pistes empruntées par les grandes caravanes venant de la Méditerranée échanger les produits d'Europe et d'Asie contre l'or, les dépouilles d'animaux sauvages et les esclaves. Les Touaregs durent au début accepter leur tutelle mais, s'étant renforcés par de nouveaux arrivants, ayant organisé leur société et pris conscience de leur puissance, profitant aussi des querelles dynastiques de leurs suzerains et des luttes de ces derniers avec leurs voisins, ils s'imposèrent à leur tour. Ceux du Gober eurent cependant quelques difficultés avec les Peulhs d'Osman dan Fodio, tandis que les Hoggar manifestèrent une certaine allégeance au sultan du Maroc et que les Ajjer se soumirent aux Turcs pour se protéger des Européens qui se rapprochaient de leur pays.

Les colonisateurs arrivèrent, mais ils furent précédés par des explorateurs dont le désir de découverte et d'échanges s'inscrivait dans la dynamique scientifique et commerciale du XIX^e siècle. Leurs missions furent bien reçues jusqu'à ce que leur nombre et leur composition engendrent la méfiance puis l'hostilité des Touaregs d'ailleurs prévenus contre les intrigues étrangères, quand elles ne furent tout simplement victimes d'imprudents étalages de cadeaux offerts à la convoitise d'un guide. La fin tragique du colonel Flatters freina le mouvement pendant près de vingt ans. Mais, les besoins d'approvisionnements et de débouchés de leur industrie naissante amenèrent les pays européens à se partager l'Afrique, notamment par la Convention de Berlin en 1885 et des détachements militaires furent envoyés pour reconnaître les limites des zones respectives en essayant de faire accepter pacifiquement par les populations rencontrées la souveraineté des puissances. La résistance de certains groupements rendit la conquête militaire inévitable.

Les troupes françaises, parties à quelques années d'intervalle, les unes du Haut Sénégal-Niger et du Dahomey, les autres du sud-Algérien, prirent en tenaille le pays touareg. La supériorité des armes du conquérant, l'appui accordé par ce dernier aux tribus rivales, la perte de leurs bases de ravitaillement (Tidikelt, Damergou) et la collaboration de



Touaregs Kel Gress, région de Madaoua (Sahel nigérien).

plusieurs de leurs chefs amenèrent les Touaregs, malgré quelques succès et d'héroïques faits d'armes, à signer des traités et le calme s'instaura jusqu'à la première guerre mondiale. Alors, l'allègement des garnisons au profit du front européen, les fausses rumeurs sur les revers français, l'action de la Senoussya depuis la Libye, à l'instigation turco-allemande, favorisèrent, chez les Touaregs-nostalgiques de leur puissance passée et irrités par la réquisition et les libérations d'esclaves — une série de révoltes, notamment au Sahel, où elles aboutirent à une « remise en ordre » douloureuse qui les contraignit à se replier sur eux-mêmes pendant de longues années. Mais ce *statu quo* les défavorisa par rapport aux sédentaires qui bénéficièrent davantage de la médecine, du travail, de l'école, et la situation devint alarmante pour eux dans les années 50. Au Sahel, ceci résulta de la propagande anti-esclavagiste menée par les partis africains, créés au lendemain de la seconde guerre mondiale, auprès des Bellahs, engageant ces derniers à fuir avec les troupeaux de leurs maîtres; au Sahara, ce fut le départ des Harratin des centres de cultures appartenant aux Touaregs, attirés par la paye relativement importante, offerte par les missions de prospection minières, fait qui s'aggrava encore avec l'implantation de la base atomique d'In Ekker-In Amguel. Pour ne pas ruiner le pays et contraindre ainsi les Touaregs à entrer en rébellion, les autorités réagirent : dans le premier cas elles généralisèrent les conventions signées à l'initiative de quelques administrateurs selon lesquelles les Bellahs demeuraient en place en contrepartie de leur affranchissement et d'avantages indexés au travail; dans le second cas, elles freinèrent la « désertion » des métayers.

De leur côté, les Italiens qui avaient contraint les Turcs à leur céder leurs droits sur la Libye occupèrent celle-ci avec beaucoup de difficultés, se replièrent un an après sur la côte, à cause de la Grande Guerre, et ne se réinstallèrent que dans les années 30. Concentrant leurs efforts

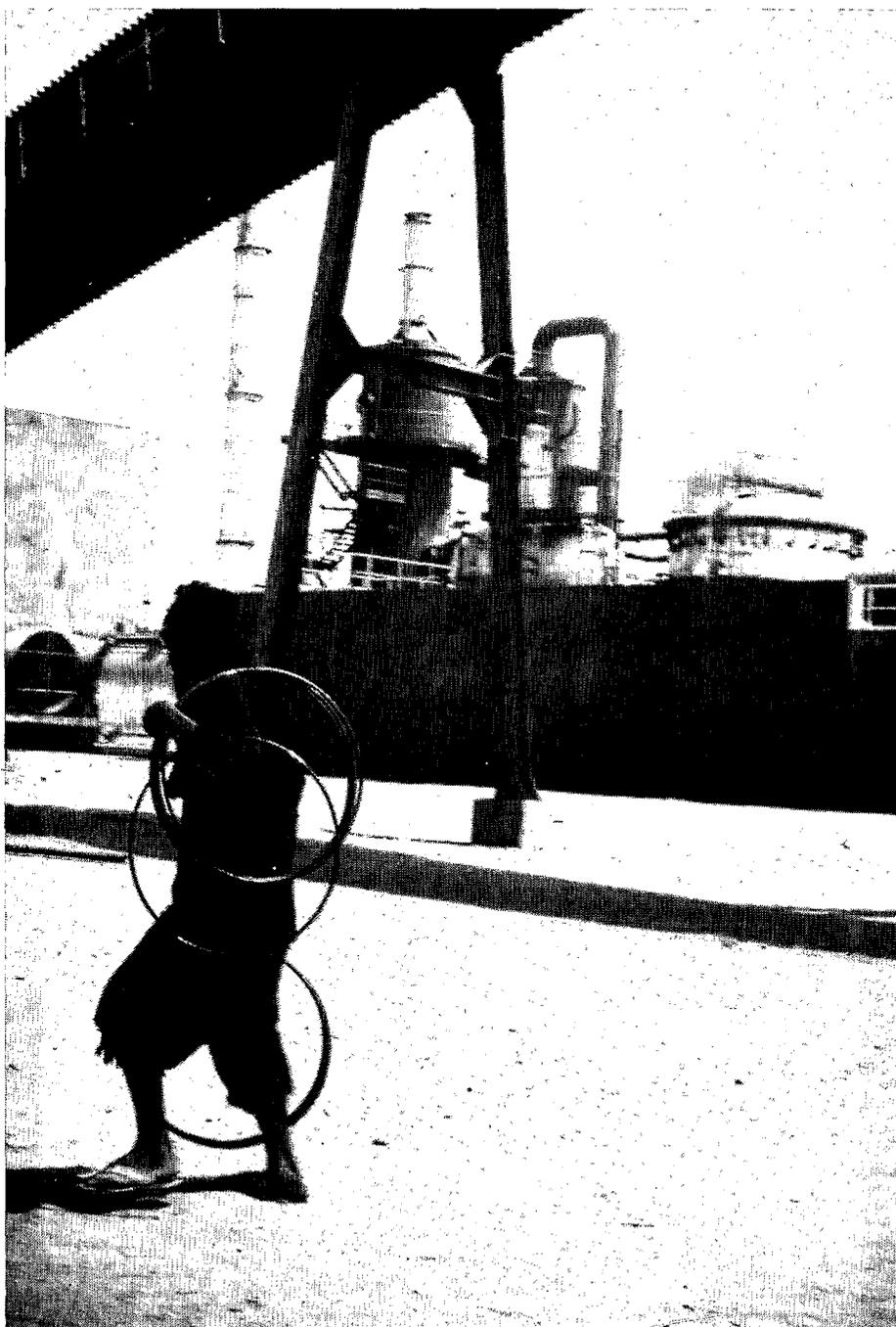
sur le littoral, ils se contentèrent pour ce qui est du Sud à tenir garnison et à dresser la carte des lieux d'où les troupes de la France libre devaient les remplacer en 1943, avant que les Alliés, par calcul politique, se résignent à confier tout le pays à l'Emir de Cynéraiïque, Idriss El Senoussi. La Grande-Bretagne enfin administra des Voilés dans les confins nord-négeriens et dans la province anglo-égyptienne du Darfour où s'étaient réfugiés certains d'entre eux venus du Niger pour fuir les Français, mais la plupart étaient rentrés en 1936 après s'être brouillés avec leurs hôtes. Les Anglais eurent aussi quelques contacts avec les Touaregs de l'Ader au temps où les premiers partages leur attribuaient cette région.

Devenus indépendants, les États africains menèrent une action nationale envers leurs minorités touarègues, en même temps qu'ils se concertèrent dans le but d'accroître l'efficacité et l'homogénéité de leur action, ou d'en diminuer le coût, comme de résoudre les problèmes ayant trait à l'administration, l'économie, la santé et l'infrastructure routière des zones frontalières.

Ils choisirent tous — la Libye à partir de 1969 seulement — la voie socialiste, mettant l'accent sur l'Unité nationale, la lutte contre les disparités régionales et le développement planifié. Ils se lancèrent dans la recherche et les réalisations hydrauliques au Gourma et dans la région de Tahoua, aménagèrent des périmètres irrigués, autour de forages et de barrages de retenue, dans l'Irhazer d'Agadès et la Maggia, procédèrent à des expériences de sédentarisation et créèrent de nouveaux marchés à Ber, Gargandou, Bouressa, Lerneb, Tin Essako, Tarkint, au Mali, à El Mekki en Aïr, à In Guezzam, Timiaouine en Algérie, en même temps que des ranchs à Filingué au Niger ou à Markoy en Haute-Volta. La prospection et l'exploitation minières et pétrolières ont été développées avec la participation étrangère, principalement dans l'Aïr et le Hoggar pour l'uranium et les métaux précieux, dans la boucle du Niger pour



Touaregs Kel Antessar au puits de Gargandou (Sahel malien).



Touareg ouvrier à l'usine d'uranium d'Arlit (Niger).

les phosphates et le manganèse, dans les bassins d'Edjeleh, de Taoudéni, de l'Azaouak et la région de Djado pour le pétrole. Des organismes comme l'ONACO et la SOMIEX assurent la distribution des produits de première nécessité au prix national. L'animation rurale s'effectue par les radio-clubs du Niger ou l'organisation régionale de développement en Haute-Volta alors que l'Algérie et le Mali font une place prépondérante à l'éducation dans le cadre du Parti. Partout l'enseignement est développé pour les jeunes enfants des nomades dans des écoles de brousse ou de gros internats (Djanet, Tamanrasset), pour donner de nouvelles

mentalités et mettre les Touaregs dans le circuit du monde moderne. En fait, tous les gouvernements ont eu le même but : par le biais du développement régional et de l'instruction réaliser l'insertion des ethnies au sein de la Nation et la sédentarisation à terme des nomades pour mieux les administrer. Mais chacun d'entre eux a donné une forme spécifique à son socialisme, qui se manifeste dans la rigueur ou la hâte des réformes et la mise d'un accent sur tel ou tel aspect. C'est pourquoi le Mali de Modibo Keita, malgré ses réalisations, a entraîné certains Touaregs de l'Adrar à la révolte armée alors qu'à côté, le Niger, avec son ministre voilé spécialement chargé des nomades et son grand libéralisme, avait la réputation d'une terre privilégiée (avant que les événements ne renversent à son tour l'équipe du président Dioric (1).

Sur le plan collectif, notons les réunions administratives inter-États, les grands projets économiques communs, comme la mise en valeur du Liptako-Gourma entre le Mali, le Niger et la Haute-Volta, ainsi que la route transsaharienne en cours, les rencontres commerciales et culturelles (foire de Kidal) les participations à des études traitant des moyens propres à enrayer la désertification, à l'application de la recherche scientifique, ou des problèmes de linguistique et de tradition orale, par des organismes internationaux ou spécialisés.

Malheureusement, la grande sécheresse de 1969-1974 est venue anéantir le fruit de bien des efforts. Des mesures immédiates furent prises en liaison avec l'aide étrangère : acheminements de vivres et médicaments vers les zones sinistrées, création de camps de réfugiés; puis fut amorcée la reconstitution des pâturages et des troupeaux (l'accent étant mis sur la qualité des bêtes et non sur leur quantité) enfin furent définis des plans à long terme pour empêcher le retour du fléau (écrans boisés, amélioration de la technique des pluies artificielles...) ou en limiter les effets, par la constitution de stocks, la création d'une infrastructure et de moyens permettant leur acheminement ou l'éloignement des gens et des animaux vers des zones moins exposées.

Avant l'arrivée des Européens, la notion de développement conçue par les Touaregs était celle résultant d'une activité permettant la vie et l'accroissement de la puissance du groupe, celle-ci conditionnant celle-là : force militaire, et économie agro-pastorale basée sur la division du travail (guerriers, pasteurs chapelains et juristes blancs, cultivateurs, artisans et serviteurs noirs), la perception de divers droits, les échanges caravaniers, la cueillette et la chasse.

La force armée était utilisée dans les rezzous, opérations limitées menées hors du territoire de la tribu pour s'emparer de têtes de bétail ou d'esclaves. En fait, le rapport n'était pas si important qu'on le croit, car il entraînait des représailles et les prises étaient souvent restituées ou compensées après intervention des victimes auprès d'un marabout.

(1) Le nouveau régime malien a choisi d'atténuer certaines contraintes tout en conservant les acquis du socialisme. Niamey a, pour sa part, opté pour une plus grande indépendance vis-à-vis de l'aide étrangère, tout en essayant, par une chefferie traditionnelle rénovée et un retour de la formation des jeunes dans le cadre d'anciennes coutumes de solidarité, à forger un idéal à son peuple.

Le but visé était surtout des actions d'éclat et d'endurance, indispensables pour acquérir une renommée et qui fournissaient le thème aux chants de guerre et des cours d'amour.

Les perceptions comprenaient essentiellement « la tioussé » d'allégeance des vassaux et la *tzakat* due aux marabouts. Ajoutons l'octroi sur les caravanes traversant le pays touareg. Là encore ce n'était pas, comme il a souvent été écrit, le pillage organisé de paisibles commerçants, mais l'encaissement d'un droit en espèces ou prélevé sur la marchandise dont le montant, parfaitement connu à l'avance, était fonction de la nature et de l'importance du chargement. Il assurait aussi au transporteur la protection contre les bandits et des itinéraires adéquats. Ceux qui voulurent s'en dispenser le regrettèrent...

L'élevage pastoral des animaux (camelins et caprins dominant au Sahara, bovins et ovins en majorité au Sud) nécessaires à la nourriture et aux transports, ou servant à matérialiser la richesse du groupe, se faisait dans des aires propres aux tribus d'où ils ne s'éloignaient qu'en période de disette ou des pluies, mais le moins loin possible et le minimum de temps, à cause des *rezzous* maures et *toubbous*.

L'agriculture procurait des légumes et des dattes récoltés dans les jardins des oasis irrigués par des puits et des *foggaras* creusées dans l'in-féro-flux des oueds, ainsi que du mil semé sur les dunes sahéliennes, uniquement pendant la saison des pluies.

Les caravanes étaient également nécessaires aux Touaregs pour aller chercher les étoffes, le thé, le tabac et certains instruments qui leur manquaient en échange des produits de leur élevage ou extraits de leur contrée : sel de l'Amador contre mil du Damergou et ce dernier contre le sel et les dattes du aouar. Ils se procuraient aussi des dattes au Tidikelt et au Fezzan, organisaient des convois moutonniers de l'Adrar vers le Touat. Dans cette dernière région, comme sur les marchés du Fezzan, ils vendaient également des esclaves.

L'artisanat (confection et réparation des armes, bijoux et des ustensiles) était la spécialité des « *enaden* ».

Et, bien sûr, les Touaregs vivaient aussi de la cueillette (des baies, fruits, graminées sauvages) ainsi que de la chasse, au piège, à l'arme de jet puis à feu, et à courre. Les animaux étaient appréciés pour leur chair (antilopes, lézards), leur peau (celle des girafes et des oryx servait à faire les grands boucliers et celle de l'autruche était très appréciée pour ses vertus officinales).

Toutes ces activités étaient menées selon des règles bien définies et une infrastructure adaptée : admission du principe de la restitution des prises, codification des taxes d'allégeance et de l'octroi sur les caravanes ainsi que sa répartition entre les bénéficiaires (des commerçants arabes avaient leurs convoyeurs attitrés ou détachaient des représentants à Ghat et Ghadamès auprès des familles touarègues), existence de règles de chasse et de pacage (certains oueds ou une partie de leur cours, pouvaient être interdits en vue de la régénération des plantes sous peine d'amende), précision des contrats de métayage (*kamessat* ou *aril*), existence de formes d'entraide (comme la « *gaya* » des Kel Gress), répartition du temps d'irrigation, droit de puisage, spécification des taux d'échange et fixation

de prix spéciaux pendant les grandes foires comme celle de Ghât. L'entretien des abreuvoirs et des foggaras et le balisage des pistes étaient effectués.

L'ethnie touarègue était donc parfaitement organisée dans le contexte du lieu et du moment pour assurer ses besoins immédiats et elle était maîtresse de ses initiatives (1). Cependant, certaines tâches étaient plutôt réservées aux Blancs alors que d'autres, plus manuelles ou moins nobles, étaient dévolues aux Noirs.

Les Touaregs acceptèrent les offres de commerce qui leur furent faites par les explorateurs et firent eux-mêmes des propositions. Les Oulliminden traitèrent ainsi avec l'Allemand Barth, mandataire de la reine Victoria, auquel ils demandèrent un convoi fluvial, les Ajjer s'entendirent avec Duvéyrier, deux de leurs ambassades allèrent à Alger et le chef Ifoghas de Temassine, frère de l'Aménokal du Hoggar, alla à Paris où il fut reçu par Napoléon III lui-même. Des chambres de commerce votèrent alors des crédits pour développer les échanges et un traité fut signé en 1862, mais ce sont les Français qui décidèrent de ne pas l'appliquer pour ne pas mécontenter les Anglais maîtres du trafic saharien et dont ils recherchaient l'alliance, préoccupés par leur engagement au Mexique. L'attitude des Touaregs changea lorsqu'ils se sentirent menacés, avec quelque raison...

Les conquérants européens supprimèrent les droits de souveraineté perçus sur les vassaux, mais conservèrent à leur profit ceux du transit caravanier qui déclina régulièrement. De plus, ils modifièrent, directement ou indirectement, les moyens d'existence traditionnels : l'élevage (par les pertes énormes d'animaux dues aux opérations militaires et à la réquisition, compensées il est vrai, plus tard, par les travaux hydrauliques, les soins vétérinaires, la recherche sur l'amélioration des races les besoins créés par les unités méharistes), l'agriculture (par l'amélioration des conditions de métayage ou la création d'emplois qui poussèrent les Harratin hors des jardins), le commerce caravanier enfin (par le tracé des voies de communication et la concurrence automobile. Par contre, le développement des chantiers sahariens créa des besoins en viande qui attirèrent les caravaniers sahéliens. De plus, se créa un circuit de transport des arachides, des lieux de production à ceux d'embarquement ou de traitement, qui redonna une nouvelle vigueur aux caravanes qui se mouraient).

Le travail salarié qui consiste en l'exécution de tâches payées, dont la finalité ne profite pas directement aux exécutants, était un fait nouveau, mais surtout, et pour la première fois, le développement du groupe n'appartient plus aux seuls Touaregs. L'aménagement de la région était imaginé et conduit par des Étrangers, en fonction du bien-être des habitants, bien sûr, car les administrateurs se passionnèrent pour leur tâche,

(1) Il ne faut pourtant pas oublier que les troupes françaises à leur arrivée se trouvèrent face à une grande misère, en Ajjer notamment (le capitaine Gardel préconisait [des mesures d'aide pour y remédier] et que les groupements touaregs, pour le simple besoin de « donner un sens à la vie » de leurs guerriers, selon l'expression d'un ancien administrateur, se sont entredéchirés et affaiblis dangereusement. Les affrontements entre les Oullimindien de l'Ouest et les Tademekket pour l'hégémonie dans la boucle du Niger, entre les Hoggar et les el-Dinnik, ou entre ces derniers et les el Gress pour la souveraineté sur l'Ader, sont mémorables. Les pertes qu'ils entraînèrent, et l'intransigeance manifestée pour contracter des mariages conformes au rang social ont entraîné certaines tribus nobles sur la voie d'un véritable autogénocide.



Tchirozerine : Touaregs apportant des pierres pour édifier un barrage.

mais il dépendait des fonds alloués par le pouvoir central (les taxes et impôts locaux étaient insignifiants) qui variaient eux-mêmes avec les soucis et les plans politico-économiques de la Métropole, de l'Algérie ou de l'AOF, du département des Oasis ou des subdivisions coloniales. Certes, bien des travaux bénéficièrent directement aux Touaregs (forage et réparation des puits, construction de marchés, de barrages (1) et de pistes permettant un meilleur ravitaillement des centres, mais les autres n'intéressèrent les Touaregs que par la main-d'œuvre que ceux-ci fournissaient. Il en était ainsi du CEMO d'In Amguel, de l'exploitation des mines de wolfram de Laouni au Hoggar, de la collecte de la cassitérite d'El Mekki traitée en Nigeria, du pétrole d'Edjeleh, etc. Au début, seuls les Noirs targués travaillaient sur ces chantiers, mais les Touaregs blancs s'y intéressèrent à leur tour, en essayant d'abord d'y reconstituer la hiérarchie du campement avec prélèvement (en principe librement consenti) sur la paye de leurs sujets (2). En tout état de cause, ce sont surtout les Touaregs noirs qui manifestèrent leur dynamisme au plan économique, comme à la coopérative d'Idelès, à Tazrouk et sur les marchés sahéliens. Ce sont eux aussi qui s'instruisirent, car les nomades répugnaient pour leur part à envoyer leurs enfants sur les bancs de l'école inutile pour la vie nomade et que fréquentaient les fils de leurs serviteurs).

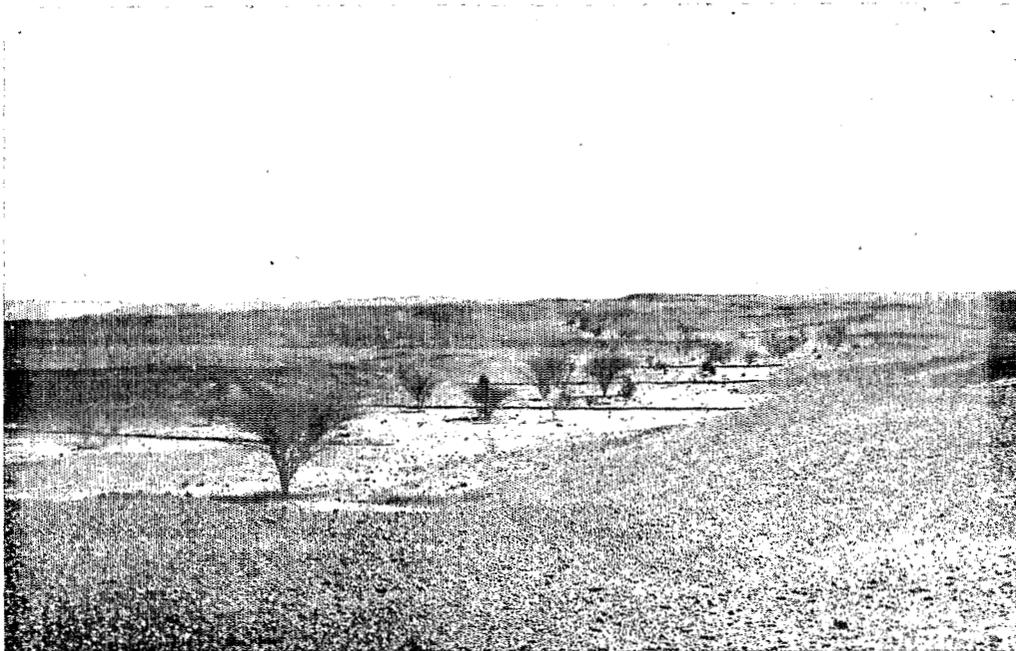
(1) Barrages « Clauzel » près de Kidal et « Florimond » près de Tamanrasset.

(2) En 1953, 15 Touaregs travaillaient à Edjeleh et 67 à la S.N. Repal.

En 1960, 800 Touaregs et Harratin travaillaient sur les chantiers du Hoggar. L'année suivante 277 millions d'A.F. ont été distribués sur ces chantiers. La paye variait de 9 000 A.F. pour les manœuvres à 2 500 A.F. pour les ouvriers spécialisés.

L'argent fourni par les unités militaires et de police était aussi très important. La solde d'un commissionné allait de 20 000 à 80 000 A.F. par mois. Il lui fallait environ 5 000 A.F. pour se nourrir avec les vivres de l'intendance. Le prix d'un chameau moyen était de 50 000 A.F. sans compter les retraites.

(Compagnies sahariennes du Tidikelt-Hoggar, du Tassili, des Ajjer, de Tinrhert, la 5^e C.S.I., les Groupes nomades de l'Air, du Timetrine, de Menaka, Goums eu maghzens des postes de Kidal, Tamanrasset, Tombouctou, etc.).



Tchirozerine, au nord d'Agadez (Niger) : barrages poreux barrant le lit d'un oued.

L'augmentation notable de leur niveau de vie (qui se matérialisa par l'acquisition de cyclomoteurs, de postes de radio, la construction de maisons) et de leur instruction engendra à son tour un besoin de considération. La présence européenne eut donc pour effet, au sein du groupe, un renversement des rôles.

La même voie, qui est celle de tous les états centralisés, fut suivie par les pays africains lorsqu'ils prirent en mains leur destin. Le développement dépendant d'abord d'Alger, de Niamey, de Bamako et de Ouagadougou et ensuite des walis, gouverneurs ou préfets. La production d'Edjeleh et d'Arlit sont des richesses nationales. Comme dans l'époque précédente également, le contexte égalitaire et la priorité donnée par les réformes agraires à ceux qui travaillent de leurs mains, ont plutôt favorisé l'élément de couleur. Cependant, de nombreux Touaregs blancs sont députés et fonctionnaires d'autorité et certains ont trouvé dans le tourisme une activité rémunératrice en montrant qu'ils n'étaient pas seulement des éléments du décor.

Malheureusement, la sécheresse est arrivée. Mais, plus que tous les discours, elle a fait réfléchir les nomades sur les avantages de la diversification des sources de revers et les inconvénients de la thésaurisation des troupeaux. Elle a aussi amené nombre d'entre eux à travailler manuellement, en étant parfaitement conscient du changement et en l'acceptant. C'est le cas en particulier dans l'Irhazer d'Agadès sur l'immense chantier financé par le PNUD, au pied de la falaise de Tigidit, où 3 000 Touaregs ont œuvré pour la création, autour d'un barrage de retenue et de forages, des périmètres irrigués, avec installations sociales, et surtout à Tchirozerine, également dans l'Aïr, dans l'un de ces projets modestes, « au ras du sol comme on dit », mais non moins efficaces. Là, sous l'impulsion de religieux catholiques dynamiques, les hommes du Voile ont travaillé à l'édification de digues poreuses placées, comme les barreaux d'une



Tchirozerine : Banquettes sur collines gravillonneuses suivant les courbes de niveaux

échelle, en travers des petits oueds descendant des collines pour freiner l'eau qui, en période de faible pluviométrie, coule trop vite pour s'infiltrer et s'évapore avant d'atteindre la vallée qu'ils alimentent; ils ont aussi aménagé au banc des collines, en raclant le gravillon suivant les courbes de niveau, des flanquettes où le vent dépose un peu de sable et des graines, ce qui augmente la surface des pâturages.

En outre, les Touaregs, quels qu'ils soient, ont l'espoir, au sein de leur pays, de prendre une part accrue dans la valorisation et l'administration de leur région. En effet, d'importantes richesses minières, pétrolières et aquifères souterraines ont été faites ces dernières années grâce aux moyens scientifiques et techniques sans cesse développés; de plus, des fonds importants ont été alloués par les gouvernements pour honorer leur politique affirmée d'aides aux zones moins favorisées et le tourisme a connu un essor constant. Ce développement ira en croissant au moment même où les Touaregs seront de plus en plus instruits (par l'école où ils rattrapent les années perdues; par le Parti, ce qui explique que tel Touareg du Hoggar saisit les autorités sur l'incompétence de l'instituteur de son fils ou sur le fait qu'une société est venue avec ses ouvriers au lieu d'embaucher la main-d'œuvre locale; et les questions précises et pertinentes posées par tels autres de Kidal aux missions venues leur expliquer le référendum de 1974); par les moyens d'information enfin (la télévision est déjà au Fezzan et elle est annoncée au Hoggar). Certains Touaregs iront étudier dans les universités nationales ou étrangères. Au delà du développement de leur culture générale, ils se passionneront souvent pour leur propre histoire. Ceci favorisera chez eux, comme c'est fréquemment le cas dans les pays formés d'une mosaïque d'ethnies, un sentiment régional, non séparatiste mais révélateur d'un génie propre, bénéfique au pays tout entier, de même que la singularité de chaque instrument ou de chaque couleur est nécessaire à l'orchestre ou à la palette du peintre

pour assurer la richesse d'une œuvre. En outre l'œuvre sera ici grandiose : résurrection du désert et de savanes désolées, à la charnière des mondes blanc et noir, conformément aux efforts déployés par les États, pour le plus grand profit de l'Afrique.

L'adaptation au monde moderne ne s'est pas faite sans porter atteinte au mode de vie traditionnel. Du fait que la cohésion du groupe dans un but défensif n'était plus nécessaire ses structures ont éclaté. Les élégants instruments de bois, les jolis sacs de cuir décorés, les grandes tentes de cuir rouge, cèdent la place aux récipients en émail ou en plastique, aux cantines en tôle, aux gitounes commandées sur catalogue. La tenue est influencée chaque jour davantage par les modes arabe, africaine et même européenne dans les grands centres. Le voile disparaîtra un jour, lui aussi... Mais une société figée est une société qui meurt et les Touaregs ne veulent pas mourir.



Notable touareg de Ghadamès (Libye).